

➔ [Cliquez ici pour les commentaires des autres semaines](#)

* Commentaires du 6 octobre 2013 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de

Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

27^{ième} dimanche – ordinaire – 6 octobre 2013 – Année C

» Nous sommes des serviteurs quelconques... «



1. Les textes de ce dimanche

1. Ha 1, 2-3; 2, 2-4
2. Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d.8a.9
3. 2 Tm 1, 6-8.13-14
4. Lc 17, 5-10

PREMIÈRE LECTURE Ha 1, 2-3; 2, 2-4

Livre d'Habacuc

1

- 02 « Combien de temps, Seigneur, vais-je t'appeler au secours, et tu n'entends pas, crier contre la violence, et tu ne délivres pas !
- 03 Pourquoi m'obliges-tu à voir l'abomination et restes-tu à regarder notre misère ?
Devant moi, pillage et violence ;
dispute et discorde se déchaînent.

2

- 02 Alors le Seigneur me répondit :
Tu vas mettre par écrit la vision,
bien clairement sur des tablettes,
pour qu'on puisse la lire couramment.
- 03 Cette vision se réalisera, mais seulement au temps fixé ;
elle tend vers son accomplissement, elle ne décevra pas.
Si elle paraît tarder, attends-la :
elle viendra certainement, à son heure.
- 04 Celui qui est insolent n'a pas l'âme droite,
mais le juste vivra par sa fidélité.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ha 1, 2-3; 2, 2-4

1. PREMIER TEXTE : Ha 1, 2-3; 2, 2-4

Le prophète Habacuc n'est plus très à la mode aujourd'hui, mais il l'était certainement à l'époque du Nouveau Testament, puisqu'il y est cité plusieurs fois. Par exemple, la phrase de la Vierge Marie dans le Magnificat : « Je bondis de joie dans le Seigneur, j'exulte en Dieu, mon Sauveur » se trouvait déjà, des siècles auparavant, dans le livre d'Habacuc (Ha 3, 18) ; c'est de lui également que saint Paul a retenu et cité à plusieurs reprises une phrase si importante pour lui, qui fait partie de notre lecture d'aujourd'hui : « Le juste vivra par sa fidélité » (Rm 1, 17 ; Ga 3, 11) ; ce petit livre vaut donc la peine d'être ouvert ; ce n'est qu'un tout petit livre en effet, trois chapitres seulement, d'environ vingt versets chacun, mais quelle palette de sentiments ! De la plainte à la violence, de l'appel au secours à l'exultation pure ; ses cris de détresse font penser à Job : « Combien de temps, Seigneur, vais-je t'appeler au secours, et tu n'entends pas, crier contre la violence et tu ne délivres pas ! » Mais l'espérance ne le quitte jamais : quand saint Pierre invite ses lecteurs à

la patience, lui aussi reprend des expressions inspirées d'Habacuc : « Non, le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse... » (2 P 3, 9).

Les premiers versets d'aujourd'hui sont un cri : « Combien de temps, Seigneur, vais-je t'appeler au secours, et tu n'entends pas... crier contre la violence et tu ne délivres pas ! » C'est un cri de détresse, d'appel au secours, devant le déchaînement de la violence ; mais aussi et surtout le cri de la détresse suprême, celle du silence de Dieu. Ce cri-là est toujours d'actualité. Et ici, comme dans le livre de Job, comme dans beaucoup de psaumes, la Bible ose dire des phrases presque impertinentes, où l'homme se permet de demander des comptes à Dieu. La violence dont parle Habacuc ici, c'est celle de l'ennemi du moment, Babylone. Il l'appelle « Les Chaldéens », traduisez les armées de Nabuchodonosor. Nous sommes vers 600 avant Jésus-Christ : l'ennemi numéro un, il n'y a pas longtemps encore, c'étaient les Assyriens de Ninive. Mais ils ont été écrasés à leur tour par Babylone qui est désormais la puissance montante au Moyen-Orient. Depuis que le monde est monde, les mêmes horreurs de la guerre se répètent ; on les devine ici : « Pourquoi m'obliges-tu à voir l'abomination et restes-tu à regarder notre misère ? Devant moi, pillage et violence ; dispute et discorde se déchaînent. »

Mais Habacuc ne perd pas la foi pour autant. Il ajoute : « Je guetterai ce que dira le Seigneur Dieu » ; dans cette expression, il y a au moins deux choses : d'abord c'est le guet du veilleur, assuré que l'aube viendra ; c'est le thème du psaume 129 (130) : « Mon âme attend le Seigneur, plus sûrement qu'un veilleur n'attend l'aurore ». Et ce verbe « attendre » veut dire attendre tout de Lui. Dans la phrase « Je guetterai ce que dira le Seigneur Dieu », la première chose, c'est donc la confiance ; la deuxième chose, c'est la conscience que son interpellation est un peu osée : le prophète Habacuc a demandé des comptes à Dieu et il s'attend à être rappelé à l'ordre : « Je guetterai ce que dira le Seigneur Dieu ».

Or, chose intéressante, Habacuc ne se fait pas rappeler à l'ordre. La réponse de Dieu ne lui fait aucun reproche ; il l'invite seulement à la patience et à la confiance ; les heures de victoire de l'ennemi ne dureront pas toujours : « Le Seigneur me répondit : Tu vas mettre par écrit la vision, bien clairement sur des tablettes, pour qu'on puisse la lire couramment. Cette vision se réalisera, mais seulement au temps fixé, elle tend vers son accomplissement, elle ne décevra pas. Si elle paraît tarder, attends-la : elle viendra certainement, à son heure. » Pour l'instant, Habacuc ne décrit pas la vision elle-même, ce sera l'objet du chapitre suivant ; mais, on s'en doute déjà, il s'agit de la libération de ceux qui, actuellement, sont opprimés.

Pour autant, Dieu n'a pas vraiment répondu à la question ; il n'a pas dit pourquoi, à certains moments, il semble devenu sourd à nos prières. Il a seulement réaffirmé une fois de plus qu'il ne nous abandonne jamais... Si bien que le message d'Habacuc semble bien être : dans les épreuves, même les plus terribles, la seule voie possible pour le croyant c'est de garder confiance en Dieu : accepter de ne pas comprendre, mais ne pas accuser Dieu. Toute autre attitude nous détruit : la méfiance à l'égard de Dieu ne nous fait que du mal. C'est probablement l'un des sens de la formule finale de ce texte : « Le juste vivra par sa fidélité » ou, pour le dire autrement, c'est la confiance en Dieu qui nous fait vivre ; le soupçon ou la révolte nous détruit. Mais si la Bible nous fait lire les cris de détresse et même les reproches faits à Dieu, c'est qu'un croyant a le droit de crier sa détresse, son impatience de voir cesser la violence qui l'écrase.

Reprenons la dernière phrase : « Celui qui est insolent n'a pas l'âme droite, mais le juste vivra par sa fidélité ». L'insolent, c'est Babylone qui s'enorgueillit de ses conquêtes et qui croit fonder sur elles une prospérité durable ; le juste, lui, sait que Dieu seul fait vivre. À ce sujet, l'exemple le plus célèbre dans l'histoire d'Israël, c'est Abraham : quand il a quitté son pays, sa famille, sur un simple appel de Dieu, il ne savait pas bien où Dieu le conduisait, vers quelle destinée. Le texte biblique dit de lui « Abraham eut foi dans le Seigneur et cela lui fut compté comme justice » (Gn 15, 6). Quand, encore sur un appel de Dieu, Abraham s'apprêtait à offrir son fils unique, il ne comprenait pas, mais il a continué de faire confiance à celui qui lui a donné ce fils... Et, là encore, sa foi les a fait vivre, lui et son fils (Gn 22).

Dernière remarque : quand Habacuc parle de Babylone, il dit « les Chaldéens » (entre parenthèses, c'est l'Irak d'aujourd'hui) mais, souvenons-nous, Abraham lui-même était un Chaldéen... Or Abraham est qualifié de « juste » par la confiance qu'il a manifestée envers Dieu alors que les Chaldéens, ses compatriotes, quelques siècles plus tard, sont traités d'insolents qui n'ont pas l'âme droite. On peut en déduire que la justice n'est pas une affaire d'origine, de race, ou de circoncision, donc de religion, mais seulement d'attitude du cœur. Nous ferions peut-être bien de nous en souvenir quand nous rencontrons des croyants d'autres religions ... ?

Complément

« Tu vas mettre par écrit la vision, bien clairement sur des tablettes » : on écrivait sur des tablettes les textes que l'on souhaitait conserver ; on peut comprendre ici comme une insistance de Dieu : « Mes petits enfants, n'oubliez jamais ». Dieu est silencieux, mais il n'est pas absent, il reste à nos côtés.

Is 21, 6 : « Car ainsi m'a parlé le Seigneur : Va, place le guetteur, qu'il annonce ce qu'il verra. »

Ez 3,17 // 33, 7 : « Fils d'homme, je t'établis guetteur pour la maison d'Israël ; quand tu entendras une parole venant de ma bouche, tu les avertiras de ma part. »

PSAUME : Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d.8a.9

Psaume 94

R/ *Aujourd'hui, ne fermons pas notre cœur, mais écoutons la voix du Seigneur !*

- 01 Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
- 02 Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !
- 06 Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
- 7a Oui, il est notre Dieu ; +
7b nous sommes le peuple qu'il conduit,
- 7d Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? +
8a « Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
09 où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d.8a.9

Nous sommes au temple de Jérusalem, les pèlerins se pressent sur les marches du temple pour une grande célébration ; « Venez, crions de joie pour le Seigneur, acclamons notre Rocher, notre salut ».

« Notre Rocher », cette formule, à elle toute seule, est une profession de foi : Israël a choisi de s'appuyer sur Dieu et sur lui seul, comme aux premiers jours de l'Alliance. La Bible compare souvent l'histoire du peuple d'Israël à des fiançailles avec son Dieu. Après l'élan et les promesses, sont venues les questions, les infidélités. Dieu, lui, restait toujours fidèle, et après chaque orage, chaque infidélité, Israël revenait toujours, comme une fiancée repentante et reconnaissante pour l'Alliance toujours offerte. « Allons jusqu'à lui *en rendant grâce* ». Le mot hébreu, ici, c'est *tôdah* : il désigne un moment précis du culte de l'Alliance, le sacrifice de *tôdah*, qui exprime à la fois toute cette palette de sentiments : la reconnaissance, l'action de grâce, la louange, le repentir, le désir d'aimer... En hébreu moderne, *merci* se dit encore *tôdah*.

Un mot français caractériserait bien ce psaume : le mot « reconnaissance » ; reconnaître Dieu, connaître qui Il est, connaître ce que nous sommes, et alors la reconnaissance nous envahit.

Reconnaître Dieu, d'abord : notre Créateur mais plus encore, notre libérateur. « Adorons le Seigneur qui nous a faits »... Nous lui devons la vie, mais surtout d'être un peuple : « Il est notre Dieu, nous sommes le peuple qu'il conduit... » Cette expression est un rappel de l'Exode : « Nous sommes son peuple », c'est la formule même qui désigne l'Alliance ; chaque fois qu'on rencontre cette formule dans la Bible, c'est un rappel très explicite de l'Alliance : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple »...

Tout semble si simple : si simple de faire confiance à ce Dieu qui nous conduit et nous protège, à ce Dieu qui nous a délivrés de l'esclavage en Égypte. C'est si simple tant qu'il n'y a pas de problème. Mais quand viennent les épreuves, viennent les doutes. C'est dans l'épreuve justement que se vérifie notre confiance.

« Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? » C'est très exactement la question de confiance qui est posée : « écouter », dans la Bible, veut dire justement « faire confiance » ; « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? », cela veut dire, « aujourd'hui, lui ferez-vous confiance, quoi qu'il arrive ? Comme Abraham, n'oubliez pas que seule la confiance en Dieu vous fera vivre... rappelez-vous la phrase d'Habacuc dans la première lecture « Le juste vivra par sa fidélité ».

« Écouter sa parole » c'est aussi le contraire de « fermer son cœur » : je reprends le psaume « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme au désert, comme au jour de tentation et de défi, (le texte hébreu dit comme à Meriba, comme au jour de Massa), où vos pères m'ont tenté et provoqué... et pourtant ils avaient vu mon exploit »... (Massa et Meriba, justement, cela veut dire tentation et provocation)... et là le psaume rappelle un épisode très célèbre de l'histoire du peuple pendant l'Exode dans le désert du Sinaï après la sortie d'Égypte. L'exploit, c'est cela précisément, la sortie d'Égypte ; le peuple a reconnu là, dans sa libération miraculeuse, l'exploit de Dieu ; mais à peine fini le

cantique de la victoire, après la traversée de la Mer, les difficultés de la vie au désert ont commencé et alors la confiance du peuple a été mise à rude épreuve.

L'épisode de Massa et Meriba est resté célèbre dans la mémoire d'Israël comme l'exemple type de notre tentation de soupçonner Dieu dès la première difficulté. Je vous rappelle cette histoire. Cela se passait à Rephidim en plein désert ; après la traversée de la Mer des Joncs, Israël s'est retrouvé libre, certes, mais dans le désert... avec tout ce que cela comporte : faim, soif, dangers de toute sorte... Saurait-il faire confiance à son libérateur ? Si Dieu a pris la peine de libérer son peuple de l'esclavage, ce n'est pas pour le laisser mourir dans le désert...

Mais, dès la première soif, dès le premier manque, cela a mal tourné. Le peuple s'est mis à regretter son esclavage : sa liberté toute neuve était bien peu confortable : en Égypte, on était esclaves, peut-être, mais on survivait... et puis de loin, maintenant, l'Égypte n'apparaissait plus aussi terrible ; l'éloignement atténue les mauvais souvenirs, c'est connu.

Dans le désert, le peuple a eu soif : cet épisode de Massa et Meriba est raconté au chapitre 17 du livre de l'Exode. En voici juste quelques lignes : « Là-bas, le peuple eut soif ; le peuple murmura contre Moïse : Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Pour me laisser mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux ? Cette phrase a deux sens, je crois : d'abord ils disent à Moïse « tu t'es bien mal débrouillé, c'est POUR en arriver là ? » Mais le deuxième sens est bien pire : « peut-être après tout était-ce une machination POUR qu'on meure tous ici, dans ce désert ? » Si on avait voulu se débarrasser d'eux, ce désert c'était l'idéal... et on s'est mis à faire un véritable procès d'intention à Moïse et à Dieu. Après tout « Le Seigneur, il est avec nous ? Ou contre nous ? »

Et la révolte a grondé. Le texte dit que le peuple « murmure »... mais ce mot est certainement plus violent que dans notre français d'aujourd'hui puisque Moïse dit à Dieu : « Si cela continue, ils vont me lapider ! »

Alors Dieu intervient et l'eau jaillit du rocher (nous retrouvons l'expression Dieu, mon Rocher)... Mais il eût été plus juste de faire confiance. Dans la souffrance, nous l'avons vu avec le livre d'Habacuc dans la première lecture, nous pouvons crier, supplier, interpeller Dieu... mais jamais douter de lui... Massa et Meriba, ces deux mots signifient ce soupçon qui risque à tout instant de resurgir.

Chaque jour, ce psaume nous rappelle le choix de la confiance sans cesse à refaire : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme au désert, comme au jour de tentation et de défi, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit » : chaque jour est un jour neuf, aujourd'hui, tout est de nouveau possible

DEUXIÈME LECTURE : 2 Tm 1, 6-8.13-14

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre à Timothée

1

- 06i Fils bien-aimé, je te rappelle que tu dois réveiller en toi le don de Dieu que tu as reçu quand je t'ai imposé les mains.
- 07 Car ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de raison.
- 08 N'aie pas honte de rendre témoignage à notre Seigneur, et n'aie pas honte de moi, qui suis en prison à cause de lui ; mais, avec la force de Dieu, prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile.
- 13 Règle ta doctrine sur l'enseignement solide que tu as reçu de moi, dans la foi et dans l'amour que nous avons en Jésus Christ.
- 14 Tu es le dépositaire de l'Évangile ; garde-le dans toute sa pureté, grâce à l'Esprit Saint qui habite en nous.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 2 Tm 1, 6-8.13-14

Quand Paul écrit sa deuxième lettre à Timothée, il est en prison à Rome, peu avant son exécution ; il dit lui-même qu'il est « enchaîné comme un malfaiteur » et il demande à Timothée de ne pas rougir de lui, comme d'autres l'ont fait. Il sait très bien qu'il n'en a plus pour longtemps et il se sent très seul. Cette deuxième lettre à Timothée est donc une sorte de testament. Timothée va avoir à prendre la relève et Paul lui fait des recommandations dans ce sens.

Il faut savoir que, pour des raisons de style, de vocabulaire et même de contenu, on pense généralement que les lettres à Timothée seraient non pas de Paul mais de l'un de ses disciples après sa mort. La communauté concernée traversait une crise grave (des faux docteurs s'étaient introduits et, avec eux, des querelles et des discussions interminables) : alors un disciple de Paul aurait pris la plume pour remettre son petit monde dans le droit chemin, en se réclamant de l'exemple de Paul qui faisait encore autorité. Nous n'avons pas les moyens, par nous-mêmes, de trancher cette question difficile ; et pour être fidèles à l'enseignement de ces lettres, n'allons pas à notre tour nous perdre en discussions interminables. Pour des raisons de commodité de langage, nous continuerons donc à parler de Paul et de Timothée.

D'ailleurs, qu'il s'agisse de Paul et de Timothée ou de leurs disciples futurs n'a plus guère d'importance pour nous aujourd'hui, ce qui compte c'est le contenu de ces lettres : il s'agit des recommandations faites à un jeune responsable chrétien, elles nous concernent donc au plus haut point.

La première recommandation est peut-être la plus importante : « Réveille en toi le don de Dieu » ; ce don de Dieu, si nous lisons la suite du texte, c'est bien évidemment l'Esprit-Saint. « Car ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, dit Paul, mais un esprit de force, d'amour et de raison. » Et, visiblement, Timothée va avoir besoin de tout cela ! Paul, enchaîné pour l'Évangile, ne le sait que trop bien. Ce don de l'Esprit, Timothée l'a reçu par l'imposition des mains : les mots « confirmation » et « ordination » n'existaient pas encore, mais on sait que, dès le début de l'Église, le geste de l'imposition des mains signifiait le don de l'Esprit. Dans le cas présent, on sait de quoi il s'agit par la première lettre à Timothée : « Ne néglige pas le don de la grâce qui est en toi, qui te fut conféré par une intervention prophétique, accompagnée de l'imposition des mains par le collège des Anciens ». Il s'agit ici

de la célébration au cours de laquelle Timothée a été ordonné comme ministre (on dirait aujourd'hui prêtre) au service de la communauté.

Formule étonnante : « Réveille en toi le don de Dieu » ; c'est donc que les dons de Dieu peuvent « dormir » en nous ! Ailleurs Paul dit « N'éteignez pas l'Esprit »... Là encore, nous pouvons entendre un message très encourageant : nous portons en nous le feu de l'Esprit et même si nous avons l'air de l'avoir plus ou moins recouvert de cendre, il est encore en nous, il couve sous le cendre... Rien ne peut l'éteindre. On a là un écho au mot « aujourd'hui » que nous avons entendu dans le psaume 94 : chaque jour est un jour neuf où nous pouvons laisser jaillir en nous l'Esprit que nous avons reçu. Chaque jour, nous pouvons ranimer, raviver la flamme.

Cet esprit, comme dit Paul, n'est pas un esprit de peur, mais un esprit de force, d'amour, de maîtrise de soi (selon la Traduction Œcuménique de la Bible). Ce n'est donc pas en nous qu'il faut chercher force, amour et maîtrise de soi : c'est dans cette source inépuisable que Dieu a installée au plus intime de nous-mêmes au jour de notre baptême. Timothée, le premier, qui passait pour bien jeune et bien chétif, a su déployer des trésors de foi et de persévérance en puisant dans cette source de l'Esprit. D'ailleurs, si l'on poursuit la lecture un peu plus loin, Paul dit bien : « Avec la force de Dieu, prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile » ; cette souffrance dont il parle, c'est la persécution inévitable ; mais Paul ne dit pas « rassemble tes forces », il dit « avec la force DE DIEU ».

Un peu plus loin, nous retrouvons un thème cher à Paul : celui de la transmission de la foi ; Paul a transmis à Timothée ce dépôt précieux, que Timothée doit transmettre à son tour et ainsi de suite. « Règle ta doctrine sur l'enseignement solide que tu as reçu de moi, dans la foi et l'amour que nous avons en Jésus-Christ. Tu es le dépositaire de l'Évangile ; garde-le dans toute sa pureté grâce à l'Esprit qui habite en nous. » Ailleurs, dans sa première lettre aux Corinthiens, Paul écrivait : « je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu... ».

Cela fait penser à une course de relais dans laquelle les coureurs se transmettent un objet-témoin... à ceci près que cet objet, justement, est inchangé d'un bout à l'autre de la course ; alors que le dépôt de la foi, lui, s'exprime inévitablement dans des termes différents au long des siècles. Car la foi n'est pas un objet, justement, un objet bien ficelé, bien emballé, auquel personne ne pourrait toucher...

Paul rappelle donc à Timothée l'enseignement solide qu'il lui a donné, à charge pour Timothée de le transmettre à son tour. Solidité, ici, ne veut pas dire « rigidité » : être fidèle à la foi reçue commande au contraire de l'approfondir sans cesse et parfois de la reformuler au fur et à mesure que « l'Esprit-Saint conduit l'Église vers la vérité tout entière » selon l'expression de Jésus lui-même dans l'évangile de Jean. Et d'ailleurs l'expression de Paul « règle ta doctrine » ouvre bien la porte à des formulations nouvelles à condition que ce soit un développement fidèle au dépôt reçu. Car Paul ne dit pas « répète fidèlement ce que je t'ai enseigné sans changer une virgule » il dit « règle ta doctrine sur l'enseignement que tu as reçu » ; ce qui indique bien que la vraie fidélité ne se contente pas seulement de répéter. Les évangélistes ne sont pas des perroquets. La foi c'est un art de vivre en présence de Dieu, dans la confiance.

Tout le problème, évidemment, est de savoir si cette transmission est vraiment fidèle. Bien des querelles au long des siècles sont nées des divergences entre les chrétiens sur le contenu du dépôt de la foi. Mais, en fait, nous ne sommes pas nous-mêmes les garants de

cette fidélité : c'est l'Esprit-Saint qui est le gardien suprême du dépôt de la foi ; Paul dit bien « Tu es le dépositaire de l'Évangile ; garde-le dans toute sa pureté grâce à l'Esprit Saint qui habite en nous ». Pour transmettre fidèlement le flambeau aux générations suivantes, il nous suffit donc de « réveiller », raviver, en nous le don de Dieu, le feu de l'Esprit que rien ne peut éteindre.

ÉVANGILE : Lc 17, 5-10

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc

17

- 05 Les Apôtres dirent au Seigneur : « Augmente en nous la foi ! »
- 06 Le Seigneur répondit : « La foi, si vous en aviez gros comme une graine de moutarde, vous diriez au grand arbre que voici : 'Déracine-toi et va te planter dans la mer', et il vous obéirait.
- 07 « Lequel d'entre vous, quand son serviteur vient de labourer ou de garder les bêtes, lui dira à son retour des champs : 'Viens vite à table' ?
- 08 Ne lui dira-t-il pas plutôt : 'Prépare-moi à dîner, mets-toi en tenue pour me servir, le temps que je mange et que je boive. Ensuite tu pourras manger et boire à ton tour.'
- 09 Sera-t-il reconnaissant envers ce serviteur d'avoir exécuté ses ordres ?
- 10 De même vous aussi, quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : 'Nous sommes des serviteurs quelconques : nous n'avons fait que notre devoir.'
- »

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Lc 17, 5-10

Voilà bien des versets qui se suivent et ne se ressemblent pas ! Il semble qu'il y ait deux parties dans ce texte : première partie, un dialogue entre Jésus et ses apôtres sur la foi, avec cette formule un peu terrible de Jésus : « La foi, si vous en aviez gros comme une graine de moutarde, vous diriez au grand arbre que voici : Déracine-toi et va te planter dans la mer, il vous obéirait. » Deuxième partie, une espèce de parabole sur le serviteur, et elle encore se termine par une formule très forte de Jésus : « Quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : Nous sommes des serviteurs quelconques : nous n'avons fait que notre devoir ».

Pour commencer, il faut se répéter que Jésus ne cherche certainement pas à nous décourager ; et que, d'autre part, si ces versets se suivent d'aussi près, sans aucune coupure, dans l'évangile de Luc, c'est qu'il y a un lien entre eux. Reprenons le texte au début : « Les apôtres dirent au Seigneur » ; le mot « apôtre » signifie « envoyé » : c'est donc un dialogue entre le Christ et ses envoyés ; cela veut dire que cette phrase de Jésus concerne les activités d'évangélisation ; les apôtres, les envoyés disent à celui qui les envoie « Augmente en nous la foi » ; cette prière, c'est la nôtre bien souvent. Quand nous prenons conscience de notre faiblesse, de notre impuissance, et qu'il nous semble que si nous étions plus riches de foi, nous serions plus efficaces. Mais comment harmoniser ceci avec la phrase de Paul : « Quand j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » (1 Co 13, 2) ? Dans son langage à lui, Jésus répond qu'il ne s'agit pas de

chercher à évaluer notre foi, le problème n'est pas là. Il s'agit de compter sur la puissance de Dieu ; c'est lui qui agit, ce n'est pas notre foi, petite ou grande. Jésus accentue volontairement le paradoxe : la graine de moutarde était considérée comme la plus petite de toutes les graines, et le grand arbre dont il parle (en grec, sycomore) était réputé indéradicable. La phrase de Jésus veut donc dire : « Pas besoin d'avoir beaucoup de foi, rien qu'une graine de moutarde, minuscule, suffirait pour faire des choses apparemment impossibles » : on peut traduire « Quand vous agissez au nom de l'évangile, souvenez-vous que rien n'est impossible à Dieu ».

On connaît le slogan « le mot impossible n'est pas français » ; après cette lecture d'aujourd'hui, il faudrait plutôt dire « impossible n'est pas chrétien ». Concrètement, cela veut dire que rien ne doit nous décourager, qu'aucune situation n'est définitivement perdue ; et donc qu'il n'est pas question de rendre notre tablier, ce qui nous amène tout droit à la parabole du serviteur.

L'expression employée ici est « serviteur quelconque » ; selon d'autres traductions, on peut lire « serviteurs inutiles » : ce qu'on peut traduire « vous n'êtes que des serviteurs », c'est-à-dire au service d'une tâche qui vous dépasse ; qui que nous soyons, nous ne sommes que des subalternes. Et heureusement ! Qui de nous se sentirait les reins assez solides pour porter la responsabilité du Royaume de Dieu ? C'est là que ces phrases de Jésus ne sont pas dures mais au contraire encourageantes ! Oui, nous ne sommes que des subalternes, la responsabilité ne repose pas sur nous. Quel soulagement !

Nous ne sommes pas « inutiles » pour autant : si le serviteur était vraiment inutile, aucun maître ne le garderait ! Si Dieu nous prend comme serviteurs, c'est qu'il veut avoir besoin de nous ; si Jésus a choisi des apôtres, si sa parole « les ouvriers de la moisson sont trop peu nombreux » continue à résonner depuis 2000 ans, c'est qu'il veut avoir besoin de notre collaboration. Nous sommes quelconques, mais avec notre petit travail quelconque, il fait sa moisson. Dieu nous associe à son œuvre... Cela peut nous remplir de fierté ! Mais sans nous inquiéter : il nous demande seulement d'être ses serviteurs : le responsable, c'est lui !

Presque toujours, quand on contacte une maman pour faire le catéchisme, ou des jeunes parents pour aider à la préparation des baptêmes, et on a d'autres exemples sous les yeux... presque chaque fois, la personne contactée commence par dire « mais, je ne suis pas capable ! » Ce qui est la pure vérité ! Aucun de nous n'est capable. Ce sont ceux qui se croiraient capables du Royaume qui seraient dangereux ! Il nous suffit d'un peu de foi... Le Seigneur fera le reste. C'est le sens de la dernière phrase : « Quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : Nous sommes de simples serviteurs, nous n'avons fait que notre devoir » ; par là, Jésus nous suggère deux attitudes : premièrement, il nous invite une fois de plus à sortir de la perspective des mérites ou des récompenses ; mais surtout il nous invite à rester sereins dans l'exercice de notre mission. C'est lui le maître de la moisson, pas nous.

Alors on comprend mieux le lien entre les deux parties de ce texte : le message est bien le même ; il suffit d'un peu de foi, si peu que nous en ayons, cela suffit à Dieu pour faire des miracles. Encore faut-il la mettre à son service.



grains de sénevé